

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 67 (1922)
Heft: 6

Artikel: L'offensive d'une division [fin]
Autor: Bégou
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'offensive d'une division.

(Fin.)

Nous allons voir, maintenant, l'emploi des différentes armes ; commençons par l'artillerie.

ARTILLERIE. — Le commandant de l'artillerie divisionnaire se trouve auprès du général de division. Il a, près de lui, le commandant du groupement d'artillerie lourde longue du corps d'armée chargé de contre battre l'artillerie ennemie qui prendrait à partie l'infanterie ou l'artillerie de la division.

L'artillerie n'est amenée en secteur que progressivement en commençant par les munitions et de nuit de manière à cacher tout mouvement à l'ennemi.

La nuit qui précède l'attaque seulement, le personnel est amené aux pièces et la nuit de l'attaque, à 11 h. 25, la préparation d'artillerie se déclenche sans réglage préalable, après une préparation topographique de tir.

C'est la surprise ; si l'ennemi veut se ressaisir, il ne le peut pas ; ses postes de commandement sont écrasés, les boyaux de communications, les tranchées sont comblés, les moyens de transmission détruits, les coureurs sont dans l'impossibilité de circuler sous l'ouragan de feu. Le commandement ennemi est paralysé ; il est dès lors à la merci de l'attaque.

Le commandement de l'artillerie divisionnaire installe dans la partie la plus avancée de ses positions, dans la position de couverture même, l'artillerie de protection qui doit pouvoir agir sur les différents objectifs de la division sans changer de position, et il met en arrière l'artillerie chargée de l'accompagnement et de l'action d'ensemble qui est appelée à rester en plus étroite liaison avec l'infanterie et doit en conséquence se déplacer selon les progrès de l'attaque.

Le groupement lourd est indiqué par des traits doublés indiquant l'emplacement de chaque batterie. Les 2 groupes de 75 de protection sont indiqués chacun par 3 traits marqués

d'un P, indiquant également l'emplacement de chaque batterie¹.

Les batteries de 75 d'accompagnement sont indiquées par des traits, marqués d'un A. Ceux affectés à l'action d'ensemble sont marqués de la lettre E.

Les deux régiments d'artillerie de 75 à 3 groupes sont accolés et affectés chacun à l'accompagnement d'un des deux bataillons d'attaque, un groupe de chaque régiment ayant une mission d'action d'ensemble aux ordres du commandant de l'artillerie divisionnaire.

Mais dans une attaque qui demande de si formidables moyens d'artillerie, vous concevriez difficilement que les 2 groupes d'action d'ensemble restassent inoccupés en attendant que la situation exige leur mise en action.

Ces 2 groupes, qui sont en principe aux ordres du Commandant de l'artillerie divisionnaire pour leur mission spéciale, sont mis à la disposition des commandants de groupements d'accompagnement, c'est-à-dire de leur colonel pour faire du ratissage.

Le ratissage a pour but d'arroser le terrain en tirant fusant à 200 mètres en avant du tir d'accompagnement, de manière à atteindre le personnel qui espérerait trouver dans les boyaux et trous d'obus un abri contre les coups percutants du tir d'accompagnement.

Les coups fusants ayant un rayon d'action double des coups percutants, il en résulte qu'un groupe tirant en fusant à la même zone d'efficacité que deux groupes tirant en obus percutants et que chaque régiment d'artillerie se trouve avoir les moyens d'action complets pour assurer l'accompagnement d'un bataillon d'infanterie.

Signalons tout de suite qu'il est fort heureux que, dans le cas particulier, l'appui d'artillerie puisse s'effectuer sans rompre les liens organiques des régiments, ce qui permet le maximum de rendement ; mais il est à noter que si la situation l'exigeait, il n'y aurait pas à hésiter à rompre l'organisation du régiment d'artillerie, malgré les inconvénients que comporterait cette solution, l'état-major du régiment ne travaillant plus qu'au bénéfice d'une fraction du régiment seulement.

¹ Voir croquis de la livraison de mai, p. 198-199.

Le commandant de chaque groupement d'accompagnement se trouve à côté de chacun des deux commandants de régiments fournissant les bataillons d'attaque et les commandants de groupes auprès des commandants de bataillons qu'ils appuient.

Les observatoires sont communs, les liaisons se doublent, mais cette liaison si intime qu'elle soit est rendue plus intime encore par l'envoi à proximité de la première ligne d'un détachement de liaison d'artillerie chargé de recevoir les demandes des groupes d'infanterie les plus avancés et de renseigner l'artillerie sur la situation de ces groupes.

Le commandant du groupement de protection, qui a toute la zone de la division comme zone d'action, est à côté du commandant de l'infanterie divisionnaire. Il a sous ses ordres 2 groupes de 75 et le groupement lourd de la division, et quoi qu'il puisse paraître peu raisonnable au point de vue technique de mettre sous le même commandement des batteries de calibres si différents, l'unité de mission exige l'unité de commandement.

On voit que, dans ce cas particulier, la liaison des deux armes est effectuée par la juxtaposition des postes de commandement et l'emploi des transmissions de toutes espèces.

Quant à l'observation, elle est pour ainsi dire commune à l'artillerie et à l'infanterie qui ont les mêmes observatoires terrestres et disposent dans les mêmes conditions de l'avion et du ballon. Il faut d'ailleurs que l'officier d'artillerie et l'officier d'infanterie voient de la même façon le terrain et comprennent la situation de la même manière, seule condition pour obtenir le maximum de rendement par la coordination des efforts des exécutants.

Disons pour terminer que le groupement lourd qui participe à la protection a pour mission de détruire, d'une part, les organes de commandement, les postes et les communications de l'ennemi ; d'autre part les ouvrages, en particulier les abris de mitrailleuses et leurs défenses accessoires.

Les deux groupes de 155 qui sont armés d'un matériel capable de faire des tirs rapides et très précis sont chargés

de la destruction et, *a fortiori*, de la neutralisation des objectifs étroits : boyaux, postes de commandement, tranchées, chaque pièce ayant à exécuter un travail déterminé. Les batteries de 220 et de 280 qui sont au contraire à tir moins précis et lent, doivent être employées à doses massives sur les objectifs d'une surface étendue comme les ouvrages du lieutenant Faure et du lieutenant Rapp, la butte de Souain, la cote 193, les zones d'abris, etc.

L'action du groupement lourd est améliorée, au point de vue de la protection, par les deux groupes de 75 tirant en fusant et percutant sur les objectifs précédents pour empêcher l'ennemi de rétablir ses communications et de faire les réparations essentielles pour l'utilisation de ses moyens de combat : mitrailleuses, canons de tranchées, etc.

INFANTERIE. — Passons à l'infanterie.

Etant donnée l'idée de manœuvre, l'infanterie se trouve répartie en deux fractions comme nous l'avons vu précédemment.

A droite, une fraction d'attaque de 7 bataillons dans une zone de 1000 mètres comprenant 2 bataillons de front, 3 réserves d'I. D., dont 2 ne peuvent être engagés qu'après le second objectif et 2 en réserve de division. A gauche, sur un front de 1000 mètres, 2 bataillons seulement dont 1 de front et 1 en réserve de régiment n'ayant qu'une mission de neutralisation et de liaison entre les éléments d'attaque de la division et la division voisine à gauche ; ce groupement doit bien entendu, exploiter la situation pour avancer.

Les régiments sont en conséquence accolés.

L'idée de manœuvre du commandant de l'infanterie divisionnaire se manifeste par le placement du bataillon réserve d'attaque en arrière du bataillon d'attaque de gauche, de manière à appuyer l'attaque à gauche et faciliter l'avance du bataillon de liaison.

Les 3 compagnies de chars d'assaut sont réparties à raison de 1 compagnie à chacun des régiments de droite et 1 compagnie en réserve de division. Les 2 compagnies d'attaque ne doivent être employées qu'au delà du second objectif, comme

nous l'avons vu en raison de l'impraticabilité du terrain en deçà; à ce moment, elles auront un appui spécial d'artillerie donné par les groupements d'appui direct faisant tirer un certain nombre de batteries à obus fumigènes pour cacher les chars aux vues des observatoires ennemis.

La division dispose également de 6 compagnies de mitrailleuses de la division de soutien qui sont aux ordres de l'infanterie divisionnaire pour être employées *en tir indirect*.

Ces 6 *compagnies de mitrailleuses* sont dans le secteur du régiment de gauche, avec mission de flanquer à gauche l'attaque du régiment de centre et de neutraliser la ligne de résistance de la couverture allemande. Elles ne doivent pas quitter les organisations de départ de manière à rester disponible pour rejoindre éventuellement leur division.

Chaque compagnie peut battre d'une façon très efficace 100 mètres de front et d'une façon très suffisante 200 mètres.

Le commandant de l'infanterie divisionnaire dispose de l'observatoire de son poste de commandement, du ballon, par l'intermédiaire du téléphone de la division, ou directement par T. S. F., de l'avion de la division par T. S. F. par panneau de la terre à l'avion et par messages lestés de l'avion à la terre.

Le commandant de l'infanterie divisionnaire est en liaison par les moyens de transmission habituels avec les 3 commandants de régiments, les groupements d'appui direct, le groupement d'action d'ensemble dont le chef est à côté de lui, les infantries divisionnaires voisines, le centre de renseignement avancé et le général de division.

RÉGIMENTS D'INFANTERIE. — Les colonels commandant les régiments d'attaque n'ont pas à intervenir au point de vue de la *manœuvre d'infanterie* dans cette attaque, car ils n'ont qu'un bataillon engagé, et la manœuvre de ce bataillon incombe à son chef; mais si ces régiments avaient deux bataillons en ligne, les colonels pourraient en leur donnant des zones d'attaque de largeurs différentes varier le dosage des moyens selon les exigences de la situation.

Les colonels ont les mêmes moyens de *renseignements*

et ont les mêmes moyens de transmission que l'infanterie divisionnaire. Toutefois il est à noter qu'ils disposent en outre de la T. P. S. entre eux et leurs bataillons, en raison du peu de distance qui les sépare.

LE BATAILLON. — Nous allons voir maintenant comment est organisée l'attaque d'un bataillon.

Prenons le bataillon de droite.

Ce bataillon dispose d'un petit état-major avec tous les moyens nécessaires pour assurer l'exercice du commandement. Ses moyens de combat sont les suivants :

3 compagnies de fusiliers-voltigeurs, à 4 sections de 3 groupes ;

1 canon de 37 ;

1 mortier d'accompagnement ;

1 compagnie de mitrailleuses à 4 sections de 2 groupes de 2 mitrailleuses.

Ce sont les compagnies de voltigeurs qui mènent le combat offensif. Tous les autres éléments à la disposition du bataillon sont pour elles des renforts de feu et fonctionnent à leur profit.

Le terrain, l'ennemi et la situation se présentant d'une façon uniforme dans le secteur du bataillon, son chef dispose ses moyens d'une façon uniforme aussi.

Le bataillon met en ligne deux compagnies, chacune sur un front de 200 mètres environ, et conserve 1 compagnie en réserve à 400 mètres en arrière.

Dans chaque compagnie 2 sections sont en ligne, et 2 en réserve à 150 mètres de distance.

Dans chaque section les 3 groupes sont en ligne ou échelonnés. Chaque section n'est plus en effet constituée, comme avant la guerre, de $\frac{1}{2}$ sections à 2 escouades de soldats ayant un armement individuel uniforme, elle est composée de 3 groupes et chaque groupe, celui-ci constituant la cellule tactique de l'infanterie, dispose d'un armement lui permettant de réduire dans les meilleures conditions les résistances qu'il peut rencontrer. Le groupe comprend une équipe de fusiliers et une équipe de voltigeurs. L'équipe de fusiliers sert un fusil-

mitrailleur, arme légère à grand rendement, donnant un tir tendu à toutes distances ; l'équipe de fusiliers a pour mission de neutraliser l'ennemi qui s'opposerait au mouvement en avant des voltigeurs et constitue en conséquence la base de la manœuvre de l'infanterie.

Quant aux voltigeurs, ils disposent d'armes diverses leur permettant de venir à bout de résistances locales que le fusil-mitrailleur n'aurait pu neutraliser ; ils ont des armes à courte portée et à tir courbe, comme la grenade à main, et le lance-grenade V. B. permettant de lancer une grenade à 195 mètres ; ils ont des armes à grande portée et à tir tendu comme le fusil et le mousqueton ; ils ont enfin des armes à bout portant, comme la baïonnette, le couteau et le revolver.

J'insiste sur les moyens d'action du groupe de combat pour montrer que jusqu'à la plus petite unité d'infanterie, jusqu'à l'équipe des voltigeurs même, les moyens matériels de feu ont été considérablement augmentés pendant la guerre.

Le feu est en effet le seul moyen de neutraliser l'ennemi et de l'aborder en conséquence sans risquer d'être détruit.

Mais de l'exposé ci-dessus, on pourrait inférer que les moyens de feu particuliers au bataillon, comme les mitrailleuses, vont attendre pour agir que l'insuffisance du feu des compagnies de fusiliers-voltigeurs se soit manifestée. Ce serait trop tard. De même que l'artillerie neutralise systématiquement le secteur d'attaque de la division, de même la mitrailleuse neutralise le secteur du bataillon en complétant l'action de l'artillerie par un travail plus serré, plus économique, puisqu'il s'exécute instantanément à vue directe et en liaison plus intime avec l'infanterie.

Aussi nous voyons qu'au départ de l'attaque, deux sections de mitrailleuses, en position sur le mouvement de terrain de la base de départ, l'une à droite, l'autre à gauche du bataillon, sont prêtes à neutraliser tout ennemi qui se révélerait. Dès que leur tir sera gêné par l'avance des compagnies de première ligne, ces sections de mitrailleurs suivront leur mouvement par bonds, de crête en crête, prêtes à les appuyer instantanément de leurs feux. Ces sections ont en outre pour mission de couvrir le flanc du bataillon tout en neutralisant

le terrain se trouvant en avant des intervalles qui pourraient s'ouvrir entre les bataillons, et de flanquer le front des ouvrages conquis qui risqueraient d'être repris par des contre-attaques. Les 2 autres sections de mitrailleuses restent en réserve pour renforcer éventuellement de leurs feux les compagnies qui en auraient besoin ; mais elles ont normalement pour mission d'assurer :

1^o La défense de la tranchée de départ après le départ du bataillon de l'attaque et avant l'arrivée du bataillon de seconde ligne.

2^o De flanquer le front des positions de soutien déterminées par le commandant du bataillon en arrière des positions enlevées à l'ennemi, de telle sorte que, si une contre-attaque venait à percer le front des compagnies de première ligne, elle soit mise dans l'impossibilité d'avancer davantage dans nos lignes.

En un mot les mitrailleuses appuient de leurs feux l'attaque tout en marchant en garde de manière à arrêter net toute réaction de l'ennemi.

Quant au canon de 37, il est au départ en première ligne au centre du bataillon, dans une position dominant le terrain ; il est prêt à prendre immédiatement sous son feu toute mitrailleuse qui viendrait à se révéler ; le mortier de tranchée plus à droite est également prêt à agir dans les mêmes conditions ; mais tous deux de même que les 2 sections de mitrailleuses en réserve doivent suivre l'attaque par bonds de crête en crête en restant en liaison intime avec le chef de bataillon, car celui-ci doit pouvoir les diriger éventuellement sur un point où leur présence serait plus nécessaire.

Le chef de bataillon voit l'attaque de ses compagnies de première ligne et suit leur mouvement d'observatoire en observatoire en suivant un axe déterminé à l'avance ; sa compagnie de réserve est en arrière de son poste de commandement.

Au point de vue de l'observation, le chef de bataillon peut recevoir de l'avion de la division l'indication par fusée ou par message lesté de l'approche d'une contre-attaque.

Du ballon il ne peut rien recevoir directement, car si le

ballon reçoit du bataillon toutes ses demandes par optique, il ne peut lui répondre que par deux signaux : le signal compris ou le signal répétéz ; si le ballon voit quelque chose d'intéressant, il transmet un message par T. S. F. ou par téléphone qui parvient au bataillon par le colonel.

Les liaisons latérales sont assurées par des gradés détachés auprès des bataillons voisins et reliés par patrouille ou par téléphone, en cas de stationnement de quelque durée.

La liaison en profondeur est assurée par un sous-officier détaché auprès du colonel qui est relié par téléphone, optique, et T. P. S. au bataillon ; le bataillon est relié en outre directement avec le général de division par pigeon voyageur ou par l'avion prenant le message d'après la disposition des panneaux étalés sur le sol.

La position de la 1^{re} ligne est en outre indiquée par avion au Général de division, soit à une heure fixée à l'avance, soit, à la demande de l'avion de la division, par fusée. Dans les deux cas tous les soldats en 1^{re} ligne déplient sur le sol le panneau individuel dont ils sont porteurs et dès que l'avion envoie par fusée le signal « compris » les panneaux sont repliés.

Enfin, la 1^{re} ligne peut demander un tir d'arrêt ou l'allongement du tir de l'artillerie par fusée ce qui est le moyen normal.

CONCLUSION AU SUJET DE L'ARTILLERIE ET DE L'INFANTERIE

1^o EFFET DU FEU. — De ce très court exposé de l'action de l'artillerie et de l'infanterie, je crois devoir conclure que le feu a une importance primordiale et que l'attaque doit avoir la supériorité du feu sur la défense pour permettre au voltigeur, c'est-à-dire au fantassin n'ayant que son arme individuelle à bas rendement, d'avancer sans risquer d'être détruit par le feu de l'enemi, feu foudroyant avec les armes modernes.

Je me rappelle avoir vu, le 25 septembre 1915, à la bataille de Champagne, où j'avais l'honneur de commander

un bataillon, la 1^{re} vague de mes compagnies de 1^{re} ligne couchée au passage de la crête qui séparait les tranchées allemandes des tranchées françaises. Etonné de cet arrêt, incompréhensible en raison du danger de rester sur une crête qui risquait d'être coiffée par le barrage de l'artillerie allemande, j'envoyai des agents de liaison sur tout le front pour donner l'ordre de continuer le mouvement et je criai personnellement d'avancer aux éléments qui se trouvaient juste en avant de moi. Je parlais à des morts ; toute ma ligne avait été fauchée comme des blés par une seule mitrailleuse. Effectivement j'avais perçu le bruit d'un tir de mitrailleuse et entendu passer quelques balles, mais je ne pouvais croire que le tir d'une seule mitrailleuse ait pu produire un aussi effroyable ravage.

2^o OBSERVATION, LIAISON. — Il faut retenir aussi l'importance que revêt l'observation et à la liaison sans lesquelles le commandement agirait en aveugle.

Enfin j'attire votre attention sur les moyens de transmission.

3^o TRANSMISSION. — L'importance des moyens de transmission est si réelle que dans certaines circonstances ils influent sur la tactique. Je citerai à titre d'exemple le fait que dans certaines situations exceptionnelles de guerre, faute de moyens de transmissions convenables entre l'artillerie et l'infanterie, on en est arrivé à admettre que des batteries ou des sections d'artillerie fussent mises temporairement à la disposition de l'infanterie divisionnaire, des régiments et même de bataillons d'infanterie.

* * *

Je vais vous donner maintenant un très rapide aperçu du fonctionnement des principaux services de la division : artillerie, génie, intendance, santé.

En ce qui concerne les services du génie et de l'artillerie, leur but est à peu près le même ; il consiste à *ravitailleur* les troupes en munitions et en matériel.

ARTILLERIE, GÉNIE. — Ce ravitaillement se fait par voie de 0,60, à défaut par camion, et, en cas d'impossibilité par

traction hippomobile ; enfin quelquefois, par les trois moyens ensemble ; et c'est le cas aujourd'hui en raison de la quantité considérable de munitions et de matériel à transporter. A titre de renseignement, je dirais que pour une attaque de ce genre chaque groupe de 155 doit disposer de 6000 coups environ et que chaque groupe de 75 doit disposer de près de 17 000 coups.

INTENDANCE. — Au point de vue de l'intendance, le train de ravitaillement quotidien apporte à la division sur voie normale les denrées qui lui sont nécessaires, c'est-à-dire : le pain, le sucre, le café, le vin, les légumes et la viande frigorifiée.

Toutefois, la viande fraîche provient du troupeau de bétail de la division, et elle est transportée aux troupes, du centre d'abat au lieu de distribution, par une section automobile spéciale chargée de ce ravitaillement.

C'est à la gare de ravitaillement que se fait, en principe, la distribution aux troupes ; de là les troupes transportent leurs vivres, en principe, par la voie de 0,60 ou à défaut par leurs trains régimentaires à traction hippomobile.

Comme la voie de 0,60 est en ce moment prise entièrement par le transport de munitions et de matériels divers qui sont à fort tonnage, ce sont les trains régimentaires qui fonctionnent et transportent les vivres le plus en avant possible : en principe, vers le lieu de stationnement normal des voitures-cuisines, en arrière du poste de commandement des commandants de corps. En cet endroit le train régimentaire distribue les vivres aux cuisiniers des unités ; ceux-ci font cuire les aliments, et à la nuit, les voitures-cuisines s'avancent le plus possible vers les lignes, quelquefois jusqu'au poste de commandement des bataillons de 1^{re} ligne et même de compagnies, comme je l'ai vu faire exceptionnellement en Champagne dans des secteurs défensifs.

Des corvées venues de l'avant viennent alors chercher les vivres pour toute la journée du lendemain ; ceux-ci sont bien entendu, réchauffés dans la tranchée même.

Au retour vers l'arrière, les voitures emportent le matériel à évacuer.

La réserve de vivres de la division est normalement de 4 jours : 2 jours au train régimentaire, 1 jour au train de combat, 1 jour sur le soldat. Au combat, le jour porté au train de combat est distribué, et comme il est possible que les distributions ne puissent se faire régulièrement, on crée, le plus en avant possible, des dépôts de vivres de conserve et des dépôts d'eau.

SANTÉ. — Le Service de santé est chargé de soigner sur place et d'évacuer malades et blessés. Il dispose du personnel et du matériel des *corps de troupes*, du personnel et du matériel *divisionnaires*.

Le bataillon et le groupe d'artillerie ont 2 médecins, des infirmiers ayant des paniers de médicaments et d'objets de pansement et des brancardiers disposant de brancards pour transporter les blessés. Ce personnel constitue le poste de secours qui a le moyen de transporter les blessés de l'endroit où ils tombent jusqu'au poste de secours.

A l'échelon régiment d'infanterie se trouve le poste de secours régimentaire constitué par un médecin, des infirmiers ayant leur matériel spécial et les musiciens, brancardiers disposant de brancards brouettes.

Les musiciens vont chercher les blessés aux postes de secours des bataillons pour les porter au poste de secours régimentaire, d'où ils sont emmenés par automobile sanitaire sur l'un des deux postes de secours constituant l'ambulance divisionnaire. Les autos prennent directement les blessés de l'artillerie aux postes de secours des groupes qui sont en général en arrière des postes de secours des régiments d'infanterie.

Si les autos ne peuvent arriver jusqu'aux postes de secours régimentaires ou de groupes d'artillerie, les blessés leur sont amenés sur brancard par les brancardiers divisionnaires ; ces derniers d'une façon générale constituent en outre une réserve de personnel qui peut être mise à la disposition des différents postes de secours selon la situation.

La section sanitaire automobile peut transporter 120 à 160 blessés assis et 60 à 80 couchés. Les blessés sont trans-

portés sur le groupement d'ambulance du Corps d'armée et même sur l'Hôpital d'évacuation si la gare est suffisamment proche.

Il est intéressant de connaître la proportion de blessés, d'hommes atteints par les gaz, et de malades pour 100 évacués. Cette proportion est la suivante :

Blessés : 54 %,

Malades : 30 %,

Gazés : 16 %,

et pour 100 évacués :

88 reviennent au front,

3 sont inaptes,

8,2 sont réformés,

0,8 meurent.

CONCLUSION

J'ai indiqué les moyens d'action d'une division et leur emploi dans la bataille, mais je dois dire que nous ne les avons eus aussi nombreux, aussi puissants et aussi perfectionnés qu'à la fin de la guerre.

Vivant dans les années ayant précédé 1914 dans la presque certitude que la guerre ne nous serait jamais déclarée en raison de l'effroyable secousse qu'elle infligerait à toute l'Europe, au vainqueur comme au vaincu, nous n'avions guère qu'un matériel de sûreté. Il a suffi d'ailleurs pour repousser nos ennemis à la Marne, mais on s'est vite aperçu qu'il fallait davantage pour libérer complètement notre patrie et la science se mit au service de l'armée pour lui donner ce qui lui manquait.

Cette conférence, Messieurs, ne peut vous donner qu'un faible aperçu de l'effort accompli dans toutes les branches de l'activité scientifique. Mais je tiens à vous dire aussi que cet effort, absolument indispensable, et pour lequel nous n'aurons jamais assez de reconnaissance, n'aurait servi à rien, si une volonté supérieure, implacable, n'avait conduit les destinées des pays de l'Entente. Ecoutez plutôt le maréchal Foch :

« Au-dessus des fusils et des canons, dit-il dans un de ses ouvrages, il y a la manière de s'en servir ; il y a les hommes qui les emploient avec leurs aptitudes physiques, leur instruction professionnelle, avec leur état moral, dépression ou exaltation, leur fatigue ou leur entrain ; il y a le corps d'officiers avec ses activités de toute sorte, son expérience, son autorité ; il y a le commandement avec ses dons qui vont du fluide impératif au génie ; il y a les gouvernements avec les exigences de la politique dont la guerre n'est jamais que l'instrument ; il y a les peuples avec leurs aspirations, leurs revendications, leurs passions déchaînées. Mais alors le problème de la bataille se complique de multiples données dont le militaire ne peut s'abstraire ; la solution ne dépend plus seulement de considérations techniques, dextérité de manœuvre ou supériorité du nombre, mais aussi des causes morales nombreuses et profondes fournissant l'entièbre explication de faits qui restent inexpliqués et inexplicables si l'on ne tient compte de ces causes. »

Eh bien, Messieurs, le maréchal Foch vous la donne, l'ultime raison de la victoire. La plus forte des volontés dans la guerre mondiale a été celle des peuples alliés eux-mêmes ; c'est cette volonté qui s'est incarnée dans le maréchal Joffre à la Marne et dans le maréchal Foch en 1918 et qui a fini par triompher d'une oligarchie menant son peuple avec un bandeau sur les yeux.

Commandant BÉGOU.
